

24 images

24 iMAGES

Cin-écrits

Numéro 56-57, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22973ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [Cin-écrits]. *24 images*, (56-57), 113–114.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

CIN-ÉCRITS

Lecteurs

Bernard Bérubé — B.B. Georges Privet — G.P.
Marco de Blois — M.D. André Roy — A.R.
Gérard Grugeau — G.G.

FILMS D'AFRIQUE

Collectif sous la direction de Michel Larouche. Montréal, Éd.: Guernica, 1991. 145 pages, 25 photo noir et blanc. Dist. au Québec: D.M.R., Socadis

Publié sous la direction de Michel Larouche, professeur à l'Université de Montréal, *Films d'Afrique* analyse en profondeur 7 longs métrages africains, représentatifs de l'évolution du continent noir au cours des vingt dernières années. Tout en ne perdant jamais de vue la portée idéologique des œuvres qui tendent, avec le temps, à se détacher des modèles occidentaux, l'ouvrage se place délibérément sur le terrain fécond des enjeux esthétiques, afin de mettre en lumière l'osmose qui s'établit entre les codes sociétaux, les référents culturels et une écriture formelle authentiquement africaine. C'est cette authenticité de l'acte de création que cernent avec rigueur *Films d'Afrique*. Sont évoqués notamment, la prépondérance du geste sur la parole (*Emitai* de Sembène Ousmane), la quête des rythmes intérieurs (*Sambizanga* de Sandra Maldoror), «l'esthétique de la modernité» et «la pensée sauvage» chez Djibril Diop Mambety (*Touki Bouki*), les rapports entre la collectivité et l'individu (*Muna Moto* de Jean-Pierre Dikonge-Pipa), «l'esprit du conte» et la tradition orale (*Wénd Kûuni* de Gaston Kaboré), la recherche de «l'invisible» (*Histoire d'Oro-*



kia de Sou Jacob et Jacques Oppenheim) et la relecture de l'Histoire à la lumière des grands mythes intemporels (*Yeelen* de Souleymanne Cissé). Une étude sur la représentation de la femme comme sujet social dans les films africains complète ce livre à l'approche inédite, co-signé par des collaborateurs québécois et étrangers. L'ouvrage, qui se veut en quelque sorte outil de référence, maintient d'un bout à l'autre une bonne tenue, sans échapper toutefois, sporadiquement, à une certaine lourdeur démonstrative. Comme si la méthodologie en venait parfois à pervertir le plaisir de l'écriture. Programmer en salle (avis aux cinémathèques) les œuvres abordées concilierait en tout cas le plaisir du lecteur et du cinéphile, en plus de mettre l'acquis de la connaissance à l'épreuve du regard. — G.G.

À LA RECHERCHE D'UNE IDENTITÉ

Renaissance du cinéma d'auteur canadien-anglais. Sous la direction de Pierre Véronneau. Cinémathèque québécoise/Musée du cinéma, 1991. 229 p. 70 photos noir et blanc. Dist. au Québec: Prologue.

Dans cet ouvrage, Pierre Véronneau et ses huit collaborateurs essaient de voir en quoi le cinéma d'auteur canadien-anglais de long métrage témoigne d'une volonté d'identification nationale. Soulignons tout d'abord la pertinence de ce travail de défrichage, étant donné que cet immense ensemble de films demeure à ce jour méconnu. Cependant, considérant l'axe d'analyse que l'équipe de Véronneau s'est donné, on constate que la faiblesse de l'ouvrage réside essentiellement dans l'immensité de son sujet. Le cinéma d'auteur canadien-anglais compte une infinité de styles qui dépendent aussi bien de la personnalité du

réalisateur, de sa région d'origine que des conditions de production. Aborder ces films par le biais de la question nationale, en procédant en plus à un découpage systématique par provinces sans effectuer de recoupements de styles ou d'intentions (une province par collaborateur), cela donne à l'ensemble un air aplati qui finit par brouiller les différences majeures existant dans cet ensemble de films. Bien que ce risque soit mentionné en introduction de l'ouvrage, à la recherche d'une identité réussit assez mal à donner du cinéma d'auteur canadien-anglais une image cohérente. — M.D.

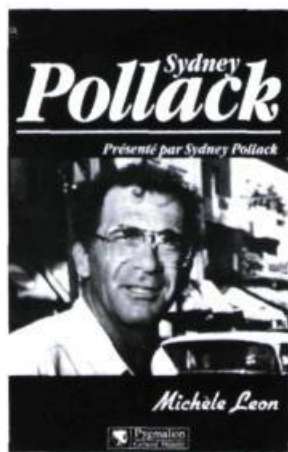
Olivieri
LIBRAIRIE

CINÉMA

LUNDI-MERCREDI 9 h à 18 h
JEUDI-VENDREDI 9 h à 21 h
SAMEDI 9 h à 17 h

739-3639

5200 GATINEAU • CÔTE-DES-NEIGES



SYDNEY POLLACK

par Michèle Leon. Éd. Pygmalion/Gérard Watelet, 1991. 320 pages, 32 pages de photos noir et blanc. Dist. au Québec: D.M.R.

Le livre de Michèle Leon est à l'image des films de son sujet: appliqué et plutôt lourd, mais sympathique à défaut d'être inspiré. Outre quelques erreurs factuelles (on y apprend que *L'empire contre-attaque* est un film du tandem Lucas-Spielberg...), quelques approximations douteuses (*The Yakuza* y est décrit comme un film «kung-fu»...) et quelques phrases malheureuses (du genre «Hollywood est la capitale du Dieu dollar»...), l'ouvrage de Michèle Leon est suffisamment instructif, précis et bien informé, pour intéresser les amateurs de celui que le prière d'insérer décrit péremptoirement comme «l'un des plus éminents cinéastes de notre époque». De longs entretiens avec Pollack (qui signe aussi l'introduction), ainsi qu'avec Robert Redford («son alter-ego») et David Rayfiel, son fidèle scénariste, composent la meilleure part du livre et donnent une place de choix à ces collaborateurs dont les ouvrages du genre minimisent trop souvent la contribution. Notons en passant que l'on aurait apprécié une bibliographie (même sommaire) et des extraits de presse dépassant les entrevues accordées par le cinéaste à *Positif* et à *Première*. Reste tout de même un outil de référence utile et agréable, couvrant adéquatement une œuvre des plus inégales, de *Trente secondes de sursis* à l'ahurissant *Havana*. — G.P.

CINÉMA ET PRODUCTION DE SENS

par Roger Odin. Éd. Armand Collin, coll. «Cinéma et audiovisuel», 1990. 285 p., 29 photos en noir et blanc. Dist. au Québec: Les Éditions françaises.

Cet ouvrage synthétise les recherches qui se sont effectuées sur le cinéma à partir de l'approche sémio-linguistique. Roger Odin, professeur émérite, circoscrit les principales tendances qui ont animé les réflexions des deux dernières décennies. Il insiste sur l'importance du structuralisme dans le développement de cette discipline. À l'aide de la sémio-linguistique, Odin analyse le cinéma à la manière dont la linguistique dissèque une langue. Le langage cinématographique est donc étudié afin d'en comprendre les mécanismes producteurs de sens. Les exemples abondent tout au long du livre. Les films cités sont nombreux et diversifiés. Domage qu'aucun index accompagne l'ouvrage. Comme c'est de plus en plus courant, chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie.

*Ce livre risque de devenir tout aussi indispensable aux professeurs et étudiants de cinéma que *L'image de Jacques Aumont* ou *Le récit cinématographique de Gaudreault et Jost*. Ouvrages de synthèse qui ont le mérite de faire le point, de faire le tour d'une question et de laisser présager les mouvances à venir. Ainsi, Odin constate que la sémio-linguistique étudie les films comme des œuvres refermées sur elles-mêmes. Pour pallier cette lacune, il propose de prendre en compte le travail cognitif du spectateur et les contraintes extérieures au film qui peuvent en influencer la lecture.* — B.B.

LES CAHIERS DU CINÉMA HISTOIRE D'UNE REVUE

Tome 1: À l'assaut du cinéma. 1951-1959. Par Antoine de Baecque. Éd. Cahiers du cinéma, 1991. 316 p. 72 photos noir et blanc. Distr. au Québec: Dimédia.

Pour leur quarantième anniversaire, *Les cahiers du cinéma* publient, sous la plume de l'un de leurs rédacteurs, leur propre histoire. Là où on aurait redouté l'autocélébration, on a une histoire intellectuelle passionnante de la fameuse revue à couverture jaune qui a marqué autant la



critique du cinéma que le cinéma lui-même. Foin d'anecdotes ici; uniquement les textes, scrutés, analysés, mis en rapport les uns aux autres, suivant un fil d'Ariane qui est un lien d'amour qui nouent les écritures entre elles.

Le premier choc, pour ceux ou celles qui n'auraient pas lu les numéros des *Cahiers* à leur début (qu'on peut lire puisqu'ils sont publiés en fac-similés, huit tomes couvrant les 90 premiers numéros), c'est la diversité des points de vue dans une revue qu'on pensait d'abord plus homogène. Mieux: les antagonismes violents entre les collaborateurs. On ne se gênait pas pour attaquer, dans un même numéro, un autre membre de l'équipe. Cette franchise, cette ouverture d'esprit, apparente puisqu'elle n'était pas exempte d'un jeu de pouvoir tout autant rédactionnel qu'intellectuel, paraît aujourd'hui plutôt inconcevable. Il est vrai — et c'est l'apport fondamental des *Cahiers* — qu'on en était à poser les premiers jalons d'une critique véri-

table du cinéma. Cette révolution copernicienne de la critique s'est élaborée à partir d'une lutte de clans: Bazin, Kast, Doniol-Valcroze contre les hitchcock-hawksiens qu'étaient Schérer (Rohmer), Truffaut, Rivette, Godard, entre autres. Escarmouches et complots, polémiques et plaidoyers *pro domo* n'arrêtaient pas: *Les Cahiers* étaient un véritable champ de bataille où se mêlaient l'enthousiasme et l'injustice, l'intelligence et la provocation pure et simple (celle d'un Truffaut tout particulièrement). On se dit que seule la passion du cinéma a permis à cette revue de tenir.

En relisant les textes et en profitant de sources d'archives inédites, de Baecque trace le portrait exaltant de chaque personnage de ce «petit théâtre» qu'étaient les *Cahiers*: des fondateurs de l'année 51 (Bazin, Doniol-Valcroze, Lo Duca), jusqu'aux nouvelles plumes (Siclier, Moulet, Labarthe, Bitsch, Douchet...) de la fin des années cinquante, en passant par les jeunes Turcs (Rohmer, Truffaut, Rivette, Godard, Chabrol). Un portrait haut en couleur, riche, éclairant, jamais partial, qui aurait été plus percutant s'il avait été moins répétitif, mais qui n'en demeure pas moins un ouvrage essentiel pour tous ceux et celles qui s'intéressent à la critique et au cinéma. — A.R.